

FAGAN

LA PUPILLE

Fagan La Pupille

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24714665

La Pupille:

Содержание

NOTICE SUR FAGAN	4
PERSONNAGES	7
SCENE I	8
SCENE II	10
SCENE III	12
SCENE IV	14
SCENE V	15
SCENE VI	17
Конец ознакомительного фрагмента.	19

Fagan

La Pupille

NOTICE SUR FAGAN

Christophe-Barthélemi FAGAN, né à Paris le 30 mars 1702, reçut une éducation très soignée. La perte totale de la fortune de son père avoit obligé ce dernier à accepter une place au bureau des consignations, et força également le jeune homme à prendre un emploi dans la même partie.

L'agrément de son esprit le fit accueillir dans diverses sociétés. Il y rencontra Pannard, se lia avec lui, et bientôt ils composèrent ensemble plusieurs opéras comiques qui eurent du succès. Le goût de Fagan pour le théâtre s'en accrut de plus en plus, et, excité par les besoins d'une famille nombreuse, il entreprit de travailler seul pour le théâtre François. La première pièce qu'il y donna fut LE RENDEZ-VOUS. Cette petite comédie en un acte, et en vers, représentée pour la première fois le 27 mai 1733, eut douze représentations très suivies. L'année suivante, le 11 février, il fit jouer LA GRONDEUSE, aussi en un acte et en prose, qu'il retira après la cinquième représentation. Le 5 juillet de la même année, parut LA PUPILLE, que l'on regarde généralement comme le chef-d'oeuvre de l'auteur. Cette charmante comédie en un acte et en prose fut applaudie avec enthousiasme pendant vingt-

trois représentations. LUCAS ET PERRETTE OU LE RIVAL UTILE, comédie en un acte et en vers, mise au théâtre le 17 novembre de la même année 1734, ne fut jouée que deux fois.

L'AMITIE RIVALE DE L'AMOUR, comédie en un acte, en vers, jouée le 16 novembre 1735, excita beaucoup de tumulte dans le parterre à la première représentation; elle fut cependant jouée dix fois, et a été reprise avec quelque succès.

LES CARACTERES DE THALIE, comédie en trois actes, mise au théâtre le 15 juillet 1737, fut jouée dix-huit fois avec succès. Chaque acte de cette pièce formoit une comédie entière. La première en un acte, en vers, étoit L'INQUIET; la seconde en un acte, en prose, avoit pour titre L'ETOURDERIE; et la troisième, aussi en un acte en prose, que l'on joue encore aujourd'hui, est intitulée LES ORIGINAUX.

LE MARIE SANS LE SAVOIR, comédie en un acte, en prose, représentée le 8 janvier 1739, ne fut donnée que six fois.

JOCONDE, comédie en un acte, en prose, donnée le 5 novembre 1740, eut quatorze représentations.

L'HEUREUX RETOUR, comédie en un acte, en vers, composée à l'occasion de la convalescence du roi et de son retour de Metz à la cour, fut mise au théâtre le 6 novembre 1744, et eut quinze représentations.

On trouve encore dans les oeuvres de l'auteur LE MUSULMAN, comédie en un acte, en prose, LE MARQUIS AUTEUR, comédie en un acte en vers, et L'ASTRE FAVORABLE, comédie en un acte et en vers libres. Ces trois

pièces étoient destinées au théâtre François, mais elles n'ont pas été représentées.

Fagan mourut à Paris le 8 avril 1755, dans sa cinquante-quatrième année.

PERSONNAGES

ARISTE.

ORGON, ami d'Ariste.

LE MARQUIS VALERE, neveu d'Orgon.

JULIE.

LISETTE, suivante de Julie.

Un laquais, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Ariste.

SCENE I

ORGON, LE MARQUIS.

ORGON.

Valère, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon oncle, si je voulois, pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche. Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas? Etes-vous bien sûr d'être aimé?

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr? Premièrement, quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder: preuve d'amour; et quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot: preuve d'amour; et quand je paroiss vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai, comme pour me dire: "Pourquoi me fuyez-vous, marquis? Craignez-vous de me sacrifier quelques moments? Restez, petit volage, restez; je vais vaincre le trouble où me jette votre presence, et vous fixer par mon enjouement. Mon esprit va briller aux dépens de mon coeur. J'aime mieux que vous me croyez moins tendre, et vous paroître plus aimable. Demeurez, mon adorable marquis! demeurez..." Je pourrois vous en dire davantage; mais vous me permettrez de me taire là-dessus: il faut être modeste.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus, Ariste est trop judicieux et trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa pupille y consent... (Voyant paroître Ariste dans le fond.) Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t-il quelque inconvénient que je reste? Vous porterez la parole: il donnera son consentement; je donnerai le mien: on fera venir Julie; ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se mènent pas si vite. Retirez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Cependant...

ORGON, l'interrompant.

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai, quand il sera question d'épouser.

(Il sort.)

SCENE II

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bon jour au seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon; je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez. Sans flatterie, vous ne paraissez pas trente-cinq ans; et... vous en avez bien dix par de-là.

ARISTE.

La vie tranquille et réglée que je mène depuis quelque temps, me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi! une femme vous siérait fort bien.

ARISTE.

A moi? Vous plaisantez, Orgon.

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toujours été un peu philosophe, et, par conséquent, peu curieux d'engagement.

ARISTE.

Il y a eu, dans ce qu'on appelle philosophes, des gens qui ne se sont point mariés, et peut-être ont-ils bien fait. Mais, selon moi,

le célibat n'est point essentiel à la philosophie; et je pense qu'un sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres, avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des évènements, ni des passions. Ce n'est donc point par philosophie, mais parce que j'ai passé l'âge de plaire que je vous demande grâce sur cet article-là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu dire que son père, en vous la confiant, vous avoit recommandé de lui faire prendre un parti, dès qu'elle seroit en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai, et je m'y détermine d'autant mieux que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera; car elle a des sentiments dignes de sa naissance: elle est douce, modeste, attentive; en un mot, je ne vois rien de plus aimable ni de plus sage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non; elle est parfaite, assurément: mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

SCENE III

LE MARQUIS, dans le fond, et sans se montrer d'abord;

ARISTE,

ORGON.

ORGON, à Ariste.

J'ai un neveu, de par le monde.

ARISTE.

Je le sais. Ne se nomme-t-il pas Valère?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai vu quelquefois au logis.

LE MARQUIS, se jetant entre eux deux.

Oui, monsieur. Je viens vous avouer, et vous expliquer ce que mon oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie...

ORGON, l'interrompant.

Eh! que diable! laissez-moi.

LE MARQUIS, à Ariste.

Monsieur, excusez; mon oncle ne s'est jamais piqué d'être orateur, et... Vous me voyez, je vous demande grâce pour Julie; je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... (Voyant qu'Orgon se met en colère.) Mais, je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON.

Je vous promets que si vous paraissez avant que je vous le dise, je...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place.

N'importe, il faut céder; je me retire.

(Il sort.)

SCENE IV

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Il est tant soit peu étourdi, comme vous voyez: aussi me suis-je long-temps tenu en garde contre ses discours; mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la pupille et lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la première nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère; car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênerois jamais son inclination, et je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique, je vous l'avoue, et me surprend en même temps.

ORGON.

Une première passion est un mal que l'on voudroit volontiers se cacher à soi-même.

SCENE V

JULIE, LISETTE, se tenant d'abord dans le fond; ARISTE, ORGON.

ORGON, bas, à Ariste, en apercevant Julie.

La voilà, je crois, qui paroît. Elle est, ma foi, aimable.

JULIE, bas, à Lisette.

Ariste parle à quelqu'un. N'avançons pas, Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la première personne jeune et jolie qui craigniez de vous montrer.

ARISTE, à Julie.

Approchez, Julie. (En lui montrant Orgon.) Vous êtes sans doute instruite du sujet qui amène monsieur ici? Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, troublée.

J'ignore, monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurois lieu de m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez-vous, Julie; votre penchant n'est point un crime, et je ne vous reproche rien, que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, monsieur... (A Lisette.) Lisette?..

LISETTE, l'interrompant.

Eh bien! Lisette? Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles qui, en pareil cas, seroient intrépides.

ARISTE, bas, à Orgon.

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause, et soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos désirs.

ORGON, bas.

Je vous en suis obligé. (Regardant Julie.) Elle a une certaine grâce, une certaine modestie qui me feroient souhaiter d'être mon neveu.

(Il sort, en saluant affectueusement Julie, et Ariste va le reconduire.)

SCENE VI

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au couvent. Vous êtes sourde aux propositions de mariage. Oserois-je demander, mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon, que vous venez de voir, est oncle du marquis, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ah! ne me parle point du marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parce qu'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, et même un peu menteur?

Bon! bon! il est jeune et vous aime; cela ne suffit-il pas?

Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant; qui sait plaire sans les dehors affectés et les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Oui-dà? Cette peinture est naïve. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-temps? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au-delà de l'imagination, et qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne-là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop; car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune et que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aie du bien et que celui que j'aime et moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour, et s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu et que j'essuyasse un refus, je mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme, usant et jouissant de sa raison, ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte?

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.